This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

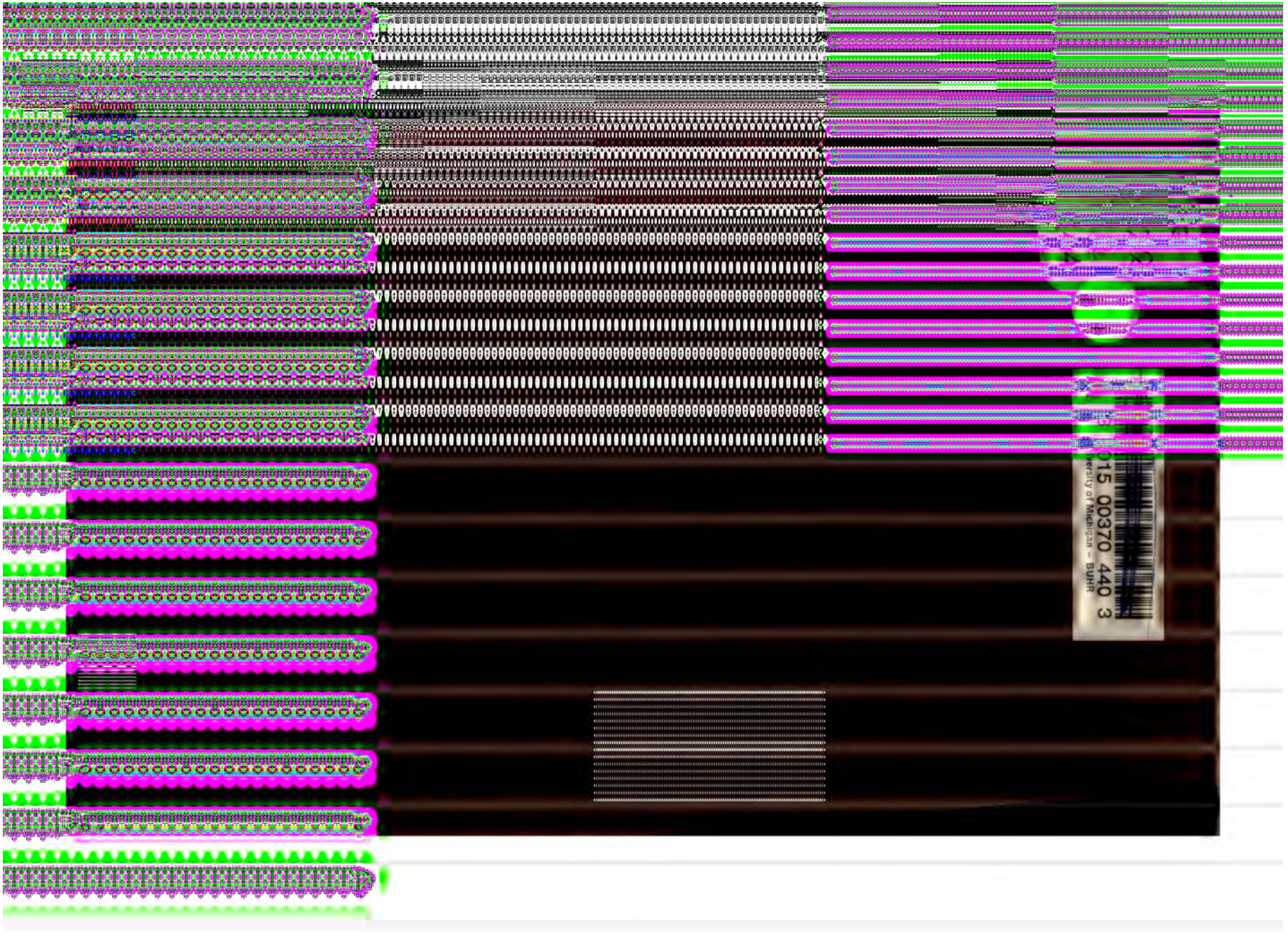
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

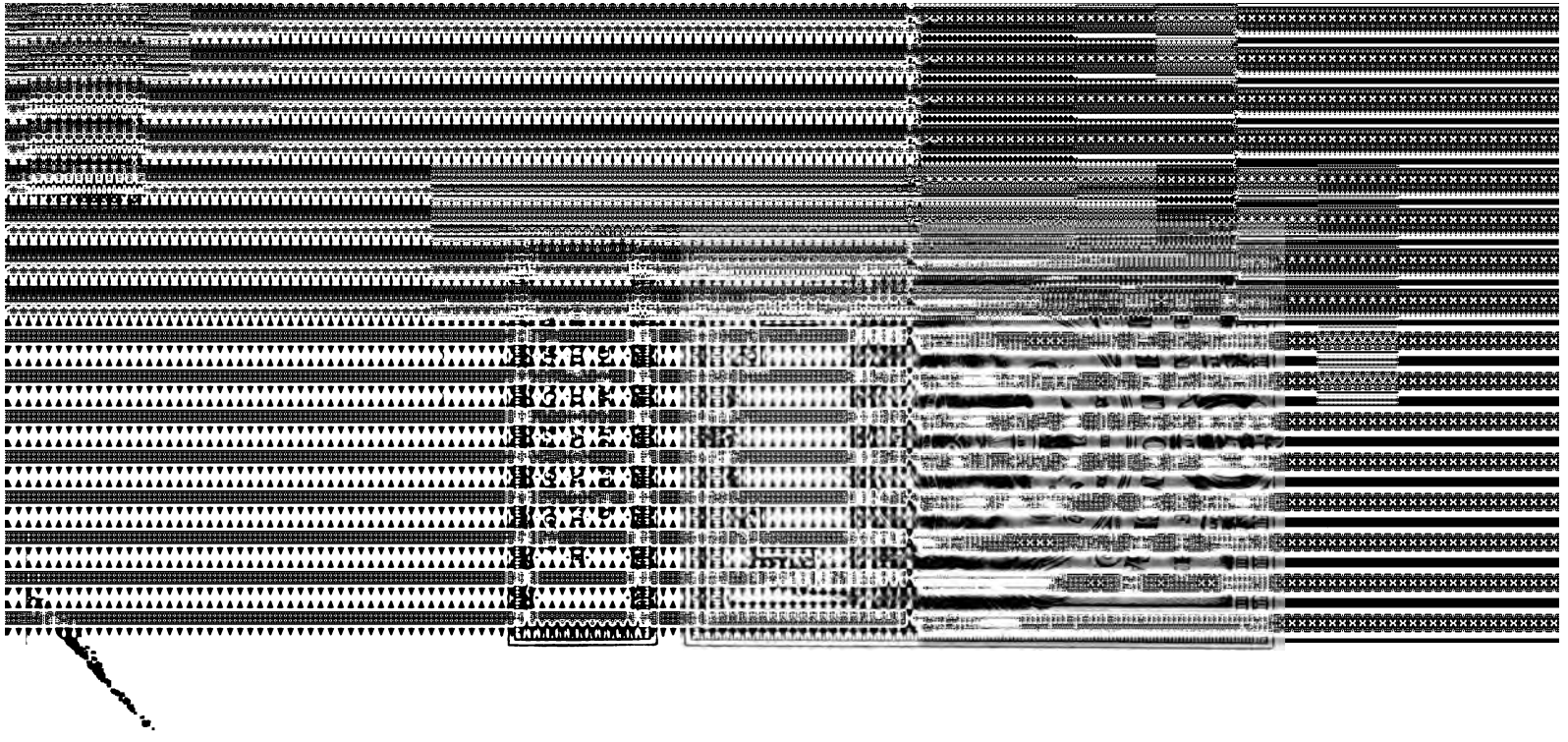
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


015 00370 440 3
University of Michigan - BUHR



LE RETOUR D'ASTRÉE,

OU

LA CORRECTION DES MŒURS,

PIECE ALLÉGORIQUE et MITHOLOGIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR PREVOST, Artiste dramatique et Directeur du Théâtre sans Prétention.

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 15 Pluviôse, an VIII de la République.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ASTRÉE.	*mad. Lacroix.*
LE GRAND-PRÊTRE.	*Josquin.*
UN AVOUÉ.	*Robert.*
ROSELINDE.	*mad. Emélie.*
UN MARCHAND.	*Lacroix.*
UNE BAVARDE.	*mad. Prévost.*
ERASTE.	*Leroy.*
PHILINTE.	*Sallé.*
JULIE.	*mad. Victoire.*
UN FINANCIER.	*Dugy.*
UNE POISSARDE.	*mad. Leautier.*
UN IVROGNE.	*Prévost.*
LA PAIX. } Personnages muets.	
LA LOI. }	
Troupes de Peuples.	

PQ
2022
.P12
R44

La Scène peut se passer dans tous les lieux du monde habité.

Nota. J'observe aux Directeurs qui voudroient faire représenter cet Ouvrage, dans le cas où le nombre d'acteurs pour remplir les personnages leur manqueroient, qu'il est facile d'y remédier, en faisant jouer au même plusieurs rôles, ou d'en retrancher ceux dont ils jugeroient à propos.

LE RETOUR D'ASTRÉE,

PIECE ALLEGORIQUE.

Le Théâtre représente une Forêt, dont le rideau se lève pour laisser voir le Temple de la Déesse.

SCÈNE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

ME voici dans cette forêt silencieuse où la divine Astrée rendoit autrefois ses oracles. O vous, fille de Jupiter et de Thémis! vous aviez quitté le ciel pour habiter la terre tant que dura l'âge d'or, tems auquel les mortels vivoient dans la plus grande innocence; ils ne connoissoient alors que le désir de se rendre service les uns les autres; ils ne connoissoient point l'ambition, l'avarice ni le parjure; ils n'avoient d'autres besoins que ceux de la vie. La terre, femme du ciel, produisoit alors de quoi nourrir ses enfans, chacun dans le lieu qu'il habitoit. Mais Saturne ayant été obligé de céder à la fureur de Jupiter, son fils, et s'étant sauvé dans le *Latium*, enseigna aux hommes une nouvelle manière de se conduire, et qui les rendit moins heureux. Ce ne fut plus alors que l'âge d'argent, puisque l'injustice commença à se développer chez eux. Thémis vous ayant donné pour sœurs, la LOI et la PAIX, vous a rappelé au ciel pour jouir de leur amitié, et vous plaça dans le signe de la Vierge. Depuis ce tems, les hommes se sont livrés à l'injustice et au libertinage, ce que nous avons appelé l'âge d'airain. Alors, chacun se croyant plus habile que l'autre, a voulu régir et commander: de-là sont venus les différentes opinions, ce qui a désuni les hommes entièrement, et les a portés au point de s'entr'égorger les uns les autres, ce que l'on peut appeler l'âge de fer. Cependant, éclairés par une longue suite de malheurs, ils paroissent fatigués

de se nuire à eux-mêmes, et au commencement de ce siècle, ils se disposent à changer leur fureur en bonté.

Si vous étiez touchée de leur malheureuse situation, que vous daigniez, par vos leçons, contribuer à les corriger entièrement, alors, vous pourriez venir de nouveau habiter cette terre, ainsi que la Loi et la Paix, vos sœurs, de même que Thémis, votre mère. C'est alors que nous jouirions du parfait bonheur. (*Le tonnerre gronde.*) Divinité bienfaisante, vous exaucez mes vœux ! les mortels peuvent donc espérer de vous revoir et d'entendre vos oracles ?

(*Le rideau de fond se lève, et laisse voir le temple d'Astrée. La déesse au milieu.*)

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, ASTRÉE.

ASTRÉE.

ORGANE des peuples qui ont confiance en toi, je me rends à ton invocation. Tu as cru que les hommes étoient disposés à revenir de l'erreur où ils sont tombés ; mais que tu es éloigné de connoître le fond de leurs cœurs, les peines et les privations qu'ils ont essuyées sur la fin de ce siècle, les ont mis dans la nécessité d'avoir recours à tout ce qu'ils croyent capable de changer leur sort ; mais ne craindrois-tu pas que leur ingratitude ne me fasse regretter d'avoir fait luire pour eux l'aurore du bonheur ? Les hommes ne sont pas encore assez justes pour que je puisse me montrer à eux pour leur reprocher leurs défauts. Ils pourroient violer mon temple et briser mes autels ; alors, la nature seroit confondue et ne seroit plus qu'un cahos. La Paix et la Loi, desquels je ne puis me séparer sans que les mortels n'éprouvent toutes les peines attachées à la foiblesse humaine, me feroient résoudre de retourner au ciel, et les malheurs qui en suivroient seroient irréparables. Mais je veux te laisser le soin de les interroger sur ce qu'ils désirent savoir. . . . Sans me montrer je leur prescrirai ma volonté ; s'ils sont dociles et répentants de leurs égaremens, alors je pourrai me décider à satisfaire à ta demande. Je vais envoyer Mercure pour leur annoncer que je veux les entendre sous la forme d'un nuage, et leur répondre énigmatiquement.

(*Le tonnerre gronde. Il descend un nuage qui couvre la déesse.*)

SCÈNE III.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul, le nuage.*

DÉESSE bienfaisante, vous allez rendre la vie à tous les peuples, en consentant de vouloir les entendre; vous les trouverez dignes que vous vous intéressiez à leur sort. Depuis long-tems, privés du bonheur, ils vont avec joie souscrire à toutes vos volontés. Voici un mortel qui s'avance. Auroit-il déjà connoissance de ce que la divine Astrée a résolu de faire?

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE UN AVOUÉ.

L'AVOUÉ.

SERVITEUR vénérable, vous n'êtes pas instruit du sujet qui m'amène?

LE GRAND-PRÊTRE.

Non: mais si vous daignez me le dire, et qu'il soit en mon pouvoir de répondre à votre demande, je le ferai avec plaisir.

L'AVOUÉ.

Sachez donc que je suis issu de race de procureur, que mes parens me firent donner l'éducation convenable afin que je puisse les remplacer un jour dans la robe; mais les choses ayant changé de face, je me suis trouvé trompé dans mes espérances et déchu de tout emploi. Je mangeai successivement mon revenu et celui de mes pères. Je m'apperçois enfin qu'il faut un état pour vivre. Comme je suis aux aguets pour saisir la première occasion qui se présentera, je viens d'apprendre par l'organe du messager des dieux, que la divine Astrée consent d'indiquer aux mortels la conduite qu'ils doivent tenir, afin qu'elle se décide à venir habiter parmi nous. Ainsi, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter ma requête verbale, à l'effet de participer en ce jour aux faveurs que cette divinité veut bien accorder à tous ses cliens. J'ai plusieurs demandes incidentes à former, et je désirerois avoir une favorable audience.

LE GRAND-PRÊTRE.

Voyons: parlez.

L'AVOUÉ.

Je voudrois que notre divinité inspirât à toute la na-

tion l'esprit de dissention, de rumeur, de discorde, de division, de chicane.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'osez-vous souhaiter ? Les peuples n'y sont déjà que trop enclins.

L'AVOUÉ.

Que les créanciers ne fissent aucune grace à leurs débiteurs ; que les propriétaires fassent vendre les meubles de leurs locataires ; que les marchandes de modes ne fissent que saisir et revendiquer toutes les bigarrures de la coquetterie dont elles ne font crédit que pour accréditer celles qui les portent.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'on verroit bien des filles dépouillées de leur plus grand mérite.

L'AVOUÉ.

Je voudrois que les maris et les femmes plaidassent en divorce ; les tuteurs, les pupiles, les veuves, les orphelins et toutes les familles eussent ensemble des discussions judiciaires.

LE GRANE-PRÊTRE.

Vous devez savoir que la sagesse de nos loix s'oppose formellement à de pareilles licences. Croyez-moi, si vous désirez que notre déesse vous soit favorable, formez d'autres souhaits. Vous paroissez avoir de l'éloquence, servez-vous en pour éclairer la classe qui se trouve moins instruite que vous ; devenez leur protecteur auprès des tribunaux ; faites connoitre leur bon droit ; ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut vous être favorable. Ce n'est qu'en soutenant la justice, que l'on peut espérer de l'obtenir d'elle.

L'AVOUÉ.

Je m'apperçois que votre raisonnement est juste, et je me soumets à sa volonté.

LE GRAND-PRÊTRE.

Divinité suprême ! daignez-vous rendre aux vœux de ce mortel !

ASTRÉE.

« Elle jette *un paquet de plumes* sur le théâtre ; le Grand-» Prêtre les ramasse et les donne à l'Avoué ».

LE GRAND-PRÊTRE.

Voilà la réponse de la déesse.

L'AVOUÉ.

Je la remercie infiniment. Elle me prouve qu'elle ne veut point que je change d'état.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui ; mais ces plumes ont deux acceptions. on vous les donne pour écrire, ne vous en servez pas pour voler.

L'AVOUÉ.

J'ai trop d'obligation à la déesse, pour faire jamais rien qui puisse lui déplaire. Serviteur.

SCENE V.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

En voilà déjà un de content. Je souhaite que tous les autres qui se présenteront éprouvent le même sort. Oh! je ne demeurerai pas longtems seul, voilà déjà quelqu'un qui s'avance.

SCÈNE VI.

ROSELINDE, LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que cherchez-vous, la belle enfant?

ROSELINDE.

Vous voyez en moi une fille que la curiosité ammène en ces lieux. J'ai des desirs qui sont à l'infini.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je vais les satisfaire.

ROSELINDE.

J'en doute, car j'en ai une confusion.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il est vrai que les désirs d'une fille de votre âge sont plus faciles à deviner qu'à contenter.

ROSELINDE.

Je me nomme Roselinde. Je suis d'un caractère vif, folâtre, enjoué, badin. Mon goût pour la variété est inexprimable. J'aime singulièrement les douceurs, les fleurettes, les égards, les politesses et les éloges. Cette façon de penser me semble fort naturelle; et cependant, ma curiosité seroit de savoir comment on me regarde dans le monde?

LE GRAND-PRÊTRE.

Quoi, vous l'ignorez?

ROSELINDE.

Assurément. Vous savez que les complimens se font toujours bien haut; mais les vérités ironiques se débitent tout bas.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voudriez donc être instruite de ce que l'on pense de vous?

ROSELINDE.

Je brûle de le savoir.

LE GRAND-PRÊTRE.

Divinité souveraine ! daignez nous apprendre pour qui passe Roselinde dans l'esprit de nos citoyens. (*il paroît une girouette.*) Cette figure emblématique annonce l'inconstance de votre esprit.

ROSELINDE.

Une girouette !

LE GRAND-PRÊTRE.

Consolez-vous.

ROSELINDE.

Je suis toute consolée. Je ne suis pas la seule femme à qui l'on puisse attribuer cette devise ; mais je vous dirai de plus, que j'ai un amant et je voudrois savoir si j'en suis aimée ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment le nommez-vous ?

ROSELINDE.

Éraste.

LE GRAND-PRÊTRE.

Roselinde est-elle aimée d'Éraste.

(*Il paroît le mot* Non.)

ROSELINDE.

Comment non ? je ne suis pas aimée ! est-il possible, après toutes les protestations d'amour ? Et pourquoi se propose-t-il donc de m'épouser s'il ne m'aime pas ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Dans les derniers siècles on s'épousoit quand on vouloit, et l'on s'aimoit quand on pouvoit.

ROSELINDE.

Il y a du tems que je ne l'ai vu, il faut que je cherche à le rejoindre pour lui reprocher sa froideur, son indifférence, sa perfidie. Mais, où le trouverai-je présentement ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Regardez. *Il paroît ces mots* chez Julliet, *ou le nom du restaurateur à la mode.*

ROSELINDE.

Chez Julliet ? c'est le restaurateur à la mode. Puis-je savoir ce qui l'occupe là ? (*il paroît une toupie.*) Ah ! ah ! ah ! le grand nigaud qui joue encore à la toupie.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'amusement comme vous voyez est bien innocent.

ROSELINDE.

Oui mais s'il venoit à m'épouser, je voudrois qu'il m'enrichisse. Il a du bien ; mais on dit qu'il doit ; et je vou-

drois savoir, ses dettes étant payées, ce qui pourroit lui rester ? (*il paroît zéro.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voyez zéro, c'est-à-dire rien.

ROSELINDE.

Rien, ce n'est pas là mon compte et je romps tout Commerce avec lui. Mais je suis lasse du célibat. Je ne suis pas riche, mon talent, mes graces, mon esprit que pourroient-ils me procurer ? (*il paroît le mot Rien.*) Rien encore ? Quoi, parce que je serai sans fortune, il faudra que je vive sans époux ? Et que me rapportera donc ma vertu ? (*il paroit le mot Estime.*)

LE GRAND-PRETRE.

Vous voyez ? l'estime des honnêtes gens. Par ce moyen vous pouvez espérer d'être heureuse un jour. Recherchez votre amant afin de captiver son cœur ; faites en sorte par votre constance de le faire revenir de son égarement. Amenez-le ici, et nous tâcherons de le faire revenir de ses écarts de jeunesse.

ROSELINDE.

Je vais suivre votre avis. Je me sens soulagée d'un poids qui m'accabloit. J'ai reçu de vous une consolation dans mes peines, et je reviendrai vous voir si je ressens de nouvelles inquiétudes.

SCÈNE VII.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

VOICI encore une femme dont on peut espérer du changement dans les mœurs ; mais nous ne sommes pas encore au bout. Des années ne suffiront pas pour le but que nous nous proposons. Voici un homme dont l'air est pensif et rêveur. Écoutons-le pour savoir le sujet de ses inquiétudes.

SCÈNE VIII.

UN MARCHAND, LE GRAND-PRÊTRE.

LE MARCHAND.

PAR ma foi, je m'y perds : j'ai beau compter, calculer, je vends beaucoup et je me trouve toujours vis-à-vis de rien... Ah ! c'est vous que je cherche. Je suis marchand, j'ai des déchets considérables, et je voudrois en pénétrer la cause.

LE GRAND-PRÊTRE.

On pourra vous instruire. Etes-vous marié?

LE MARCHAND.

Oui, vraiment. J'ai même une jeune femme que je ne saurois venir à bout de mettre à la raison.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est déjà un tort que vous avez eu de prendre une femme dont l'âge ne réponde pas au vôtre: et peut-être avec cela, n'êtes-vous pas d'un caractère doux?

LE MARCHAND.

Je vous avoue que je ne me laisse pas mener par le bout du nez.

LE GRAND-PRETRE.

Eh bien! humanisez-vous davantage, c'est par la douceur, la politesse, les complaisances que les maris viennent à bout de soumettre leurs femmes.

LE MARCHAND.

Et moi je pense le contraire. Quand nous en faisons nos idoles, quand nous fléchissons le genoux, nous leur donnons plus de facilité à nous tromper.

LE GRAND-PRETRE.

Soyez sûr que c'est par la bonté que l'on gagne les esprits.

LE MARCHAND.

Oui, mais les esprits féminins ne se manient pas comme d'autres.

LE GRAND-PRETRE.

Vous êtes donc fort mécontent de votre femme.

LE MARCHAND.

Je vous en réponds.

LE GRAND-PRETRE.

Voulez-vous que la déesse prescrive à votre femme ce qu'elle doit faire selon la manière dont vous vous comporterez avec elle?

LE MARCHAND.

Très-volontiers.

LE GRAND-PRETRE.

Daignez-nous dire, sage et juste déesse, ce que doit faire la femme de ce bon citoyen, s'il ne se conduit pas avec douceur? (*On entend un bruit de plusieurs cloches*) Vous l'entendez: Grand Carillon.

LE MARCHAND.

C'est leur première ressource. Madame la déesse voit bien que vous êtes femme, vous parlez en faveur de votre sexe.

LE GRAND-PRETRE.

Vous devriez vous trouver heureux qu'elle ne fasse pas comme de certaines femmes.

LE MARCHAND.

Que peut-on avoir de pis ? (*Il paroit des cornes*). Des cornes! voilà donc une de leurs ressources ? mais je ne crois pas la mienne de cette humeur, elle est chagrine, sombre, mélancolique. Je serois curieux de savoir qu'elle est son occupation familière? ce qu'elle prend pour se dissiper?

LE GRAND-PRETRE.

Vous allez l'apprendre. (*Il paroit un jeu de cartes*). Vous voyez, elle prend des cartes.

LE MARCHAND.

Allons, ne cherchons pas plus loin, ma femme est joueuse. Voilà la cause de ma décadence, de ma perte, de ma ruine. Je ne peux plus y tenir. Il faut que je la quitte, que je renonce à mon état, à mon commerce, à tout enfin. Mais vous, qui êtes si savante, dites-moi, comment me retirerai-je ? (*Il paroit un bâton blanc que le Grand-Prêtre donne au marchand*). Est-il possible ! le bâton blanc à la main ! Non ! je possède encore dans ce portefeuille un bon nombre d'effets payables au porteur, je vais prendre le chemin que m'ont frayé depuis long-tems quantité de mes confrères. Partons et ne perdons point de tems.

SCENE IX.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

Il s'en va bien en colère. Mais que va-t-il faire ? (*Il paroit une lune avec un trou*). Un trou à la lune. Ne le voilà pas mal corrigé. Je vois déesse que s'il y en a beaucoup comme lui, vous ne vous montrerez pas si-tôt à leurs yeux.

SCÈNE X.

LA BABILLARDE, LE GRAND-PRÊTRE.

LA BABILLARDE.

Voyons donc cette déesse qui nous promet de si belles choses. J'ai bien peur aussi qu'elle ne promette plus qu'elle ne pourra tenir. Ah ! monsieur le Rabi, je suis bien votre très-humble servante ; vous allez peut-être dire que je suis bien pressée, car j'arrive sûrement la première au rendez-vous ; mais que voulez-vous ? la curiosité est le défaut de notre sexe. Je viens donc consulter votre déesse pour savoir si mon sort changera bientôt? Ce n'est sûre-

ment pas une tireuse de cartes? car j'ai eu la manie de consulter toutes ces devineresses, elles m'ont pris mon argent pour me rompre la tête d'une infinité d'inepties, de platitudes qui n'avoient pas le sens commun; et dans tout cela, pas un mot de vérité. Je ne sais pas seulement comme il y a des gens assez simples pour ajouter foi à leurs prédictions, et cependant j'en vois tous les jours qui s'y laissent attraper. De-là naissent les querelles dans le ménage, la désunion des familles. Ce sont bien les plus abominables mégères que jamais l'enfer ait vomi sur la terre. Vous ne pouvez faire un pas dans les rues que vous ne rencontriez de ces bruleuses de maisons qui vous excèdent pour vous faire prendre leurs adresses sur un petit morceau de papier où l'imprimeur n'a seulement pas mis la moitié des lettres qu'il faut pour faire les mots. Détournez-vous pour ne pas les recevoir, vous tombez sur un autre qui vous présente un moyen sûr de faire votre fortune à la loterie, et pour vous inspirer le desir de suivre sa méthode, il offre une misère sans pareille. Le bon conseil que je leur donnerois, ce seroit de faire leur fortune, avant que de vouloir faire celle des autres. Ainsi vous voyez que je ne suis pas facile à me laisser attraper. Cependant, comme je n'ai jamais vu votre déesse, je veux savoir ce qu'elle me dira.

LE GRAND-PRETRE.

Vous ne pouvez point la voir...

LA BABILLARDE.

Comment je ne pourrai point la voir? Vous avez donc eu aussi intention de m'attraper? mais vous êtes encore plus juste que bien des personnes qui se mêlent de sortilèges, car ils commencent par vous faire donner de l'argent, et après, vous renvoient fort mécontens.

LE GRAND-PRETRE.

Pardon, madame, mais vous ne me donnez pas le tems....

LA BABILLARDE.

Quel tems voulez-vous que je vous donne? Ne devez-vous pas être toujours prêts à recevoir votre monde, puisque vous êtes ici exprès pour cela?

LE GRAND-PRETRE.

Mais permettez-moi de vous dire...

LA BABILLARDE.

Que voulez-vous dire? Je ne suis pas venue ici pour entendre, j'y suis venue pour voir.

LE GRAND-PRETRE.

Eh bien! madame, vous ne verrez rien.

LA BABILLARDE.

Je ne verrai rien? me croyez-vous donc aveugle?

'ai encore mes deux yeux quoiqu'ils soient un peu petits, 'est une preuve qu'ils n'ont pas été faits aux dépens e personne, et cela ne m'empêche pas d'y voir aussi lair que la plûpart de vos jeunes gens qui portent des unettes aussitôt qu'ils ont attrapés quinze ans. Ils ne auroient marcher qu'ils n'en ayent une paire sur le nez. Mais je crois bien qu'ils ont l'esprit plus faible que la ne.

LE GRAND-PRETRE.

Mais, madame, de grace daignez m'apprendre....

LA BABILLARDE.

Quoi! vous apprendre!... ah! ah! ah! celui-là est plaiant! que je vous apprenne! et moi qui viens ici pour ne vous m'appreniez si mon sort changera bientôt. Je iens pour voir votre déesse, vous me dites que je ne errai rien. Tout ce que je vois, c'est que j'ai perdu non tems, je suis bien fâchée d'être venue.

LE GRAND-PRETRE.

Vous n'aurez point perdu votre tems, si vous voulez 'écouter...

LA BABILLARDE.

Quoi! vous écouter? C'est-à-dire qu'avec vous, il ne aut point d'yeux, il ne faut que des oreilles?

LE GRAND-PRETRE.

Pardonnez-moi, madame, il faut des yeux et des reilles, mais il ne faut point de langue.

LA BABILLARDE.

Vous verrez que quand je sortirai, il faudra que je aisse la mienne à la maison.

LE GRAND-PRETRE.

Puisque vous avez tant envie de parler...

LA BABILLARDE.

Moi, j'ai envie de parler? point du tout. C'est vous qui n'y forcez.

LE GRAND-PRETRE.

Tous ne vous faites pas un effort bien grand.

LA BABILLARDE.

Je ne dois point garder le silence puisque je suis venue our consulter votre déesse, je ne la consulterai pas en antomimes?

LE GRAND-PRETRE.

Vous avez raison. Faites-nous donc votre demande?

LA BABILLARDE.

A la fin vous venez donc au fait. Il est bon que vous achiez que je suis d'une famille au dessous même du médiocre; que mon pére et ma mère subsistoient du travail de leurs mains; ils ont pris grand soin de ne pas

m'élever dans la faînéantise. Je fus donc mise de bonn
heure en métier chez une ouvrière en linge. Voyant q
j'avois beaucoup d'intelligence, on me mit chez une c
turière où je ne manquai pas de développer mon habil
à saisir les goûts nouveaux, ce qui fit croire à mon pè
que je ferois de grand progrès dans les modes; je f
donc ouvrière en mode. Je fesois assez bien mes peti
affaires, lorsque je commençois d'avoir un peu de fond
j'épousai un tapissier qui n'étoit pas mal avancé. De n
deux boutiques, nous n'en fîmes plus qu'une. Nous fi
sions les plus beaux tours de lits, des ameublemen
superbes. Comme nos affaires alloient leur train, j'en tr
pris aussi de revendre à la toilette, mon mari vint
mourir, je gardai ses trois états; cependant mon co
merce fut moins étendu et de jour en jour, je sentis me
fonds s'aliéner.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous êtes-vous remariée?

LA BABILLARDE.

Moi? Non. J'ai pris un homme parce qu'il faut fair
comme les autres afin de ne point paroître ridicule.

LE GRAND-PRÊTRE.

Fait-ce que vous n'avez pas été heureuse avec lui?

LA BABILLARDE.

Heureuse? Oui. Non. C'est-à-dire tantôt haut, tantô
bas. Je n'ai cependant pas trop à me plaindre; il y a
avoit de plus heureuses et de plus malheureuses D'ail
leurs les hommes, c'est une marchandise si mêlée! l
meilleure est souvent celle qui a le moins d'apparence
Quand on a pas d'expérience on s'en rapporte à l'appa
rence et l'on est quelquefois trompé. Je ne prétends pa
dire par là que nous valions mieux qu'eux. les sabots e
la pelle sont du même bois. Enfin il en a été ce qu'
en été, Je suis donc veuve et je tire mon épingle du je
le mieux que je peux. Mais j'ai bien de la peine à préser
depuis que le goût du beau et du bon est perdu; l'o
ne porte plus que des colifichets sur lesquels il n'y a pa
d'eau à boire. On ne s'entortille plus que de chiffons.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez tort. Les femmes n'ont jamais été si bri
lantes.

LA BABILLARDE.

Oui, en clinquant. C'est ce que l'on peut appeler bel
montre et peu de rapport. Elles sont, il est vrai, co
vertes de chaines; mais ce sont de petites lames d
cuivre fort minces. En dépouillant toutes les femmes d
la ville, on trouveroit à peine de quoi faire un chaudron
au lieu qu'autrefois, pour la parure d'une femme, l'o

employoit plus de deux cents ouvriers; ce qui faisoit aller le commerce. Nous gagnions plus sur le plus petit bijou l'or, que nous ne gagnons à présent sur tout un ajustement. L'on sait bien que l'or ne pousse pas ici : mais l'étranger nous en fourniroit pour avoir de ces belles étoffes que nous fabriquions ; ces indiennes de Beauvais, ces toiles de Rouen, ces fameux draps de Louviers, ces excellentes soyeries de Lyon, ces lisons de Picardie, etc. Il y a avec cela de quoi avoir tout l'or du Pérou ; par ce moyen, tout le monde peut vivre. Voilà le sujet qui me fait venir ici, pour savoir si nous pouvons espérer d'être plus heureux?

(*Il paroît le mot oui.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

Tenez, regardez; la Déesse vous répond.

LA BABILLARDE.

Quoi! c'est-là votre Déesse? elle a l'air d'une fantasmagorie. C'est donc là sa réponse : *oui*. Si elle ne sait pas parler, elle sait écrire ; mais ses réponses sont laconiques.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous de plus?

LA BABILLARDE.

Puisqu'elle promet aux hommes de venir habiter parmi eux, lorsqu'ils seront meilleurs ; je serois bien aise, afin de me corriger, de savoir quels défauts elle me trouve? (*il paroît le mot : la langue.*) Quoi, est-ce que je parle trop? je ne m'en suis jamais apperçue. Enfin, Déesse, que faut-il donc pour vous plaire? (*il paroît ces mots : garder le silence.*) Puisque vous le voulez, je vais faire tous mes efforts pour vous satisfaire. Cela ne m'empêche pas, Vénérable, de vous assurer que je suis bien sensible à la complaisance que vous avez eu de vouloir m'écouter, et vous prie de m'excuser mon emportement. Soyez assuré que ma reconnoissance restera gravée au fond de mon cœur, et je suis, pour la vie, votre très-humble servante.

SCENE XI.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

Voilà comme chacun est aveugle sur ses défauts, et c'est justement ce qui cause le malheur des hommes. Se croyant tous parfaits, ils trouvent ridicule ce qui n'est pas conforme à leur manière de voir, et se haissent au point de briser entr'eux les liens de la société.

SCÈNE XII.

ERASTE, LE GRAND-PRÊTRE.

ERASTE.

QUEL sort cruel ! Je ne sais plus que devenir! Mon seul recours est de consulter la déesse. Voici justement son interprête, abordons-le. Peut-on avoir un moment d'entretien avec vous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Trés-volontiers. Je suis ici pour écouter tous les mortels qui viendront consulter la déesse.

ERASTE.

Sachez donc que je suis d'une bonne famille. Mon père m'a laissé une fortune assez considérable, et je suis le plus malheureux de tous les hommes.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est que vous ne savez pas faire usage de vos richesses.

ERASTE.

Ce que mon père m'a laissé, s'est évanoui en moins de trois ans.

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre père vous avoit donc laissé peu de chose.

ERASTE.

Apparemment, puisqu'il ne me reste plus rien. Cependant d'après les hélas ! que chacun faisoit sur ma richesse, je croyois en avoir pour ma vie. J'avois douze mille livres de rente.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez douze mille livres de rente, et vous n'êtes pas heureux ? Combien de gens le seroient à moins !

ERASTE.

Vous ne m'entendez donc pas ? Je vous dis que je n'ai plus rien.

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment ? vous avez mangé le fonds de douze mille francs en trois ans ?

ERASTE.

La première année j'en ai dépensé une partie pour me monter une maison. Il m'a fallu des chevaux, des voitures, des domestiques, tout cela coûte. J'avois beaucoup d'amis; vous pensez bien que l'on ne peut pas faire autrement que de leur donner à manger. Pour se mettre à l'ordre du jour, il a fallu courir les bals, entretenir des femmes, faire des parties de plaisirs aux environs de la capitale, se mon-

trer dans tous les lieux publics accompagné de plusieurs nymphes; il falloit fréquenter les maisons de jeux; elles sont si attrayantes, et il y en a en si grande quantité, que l'on peut, dans un jour, perdre le revenu d'un Crésus; quant aux femmes, l'on auroit tort de se plaindre; au moins elles vous donnent du plaisir pour votre argent; entre autres il en est une que je regrette un peu; elle étoit vive, enjouée, mais où la trouver? Et savoir encore si elle me reconnoitroit dans l'état où je suis, car il en est plus d'une qui m'ont oublié entièrement, voyant que je ne pouvois plus fournir à leur plaisir. Cependant je crois que Roselinde m'aimoit véritablement.

LE GRAND-PRÊTRE.

Roselinde, dites-vous? Vous vous nommez sans doute Eraste?

ERASTE.

Oui.

LE GRAND-PRÊTRE.

J'ai vu votre Roselinde: elle soupire encore pour vous. Cependant je ne crois pas qu'elle soit disposée à recevoir votre main, si vous n'avez au moins de quoi la faire subsister.

ERASTE.

Il me reste encore une ressource. J'ai des parens riches; je vais invoquer la déesse pour qu'elle les engage à me faire une pension, afin de tenir un rang qui ne puisse les déshonorer.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je ne crois pas que la déesse vous soit favorable. Si ceux qui par leur economie se sont réservés une honnête aisance, étoient obligés de réparer le tort des autres, ils se verroient bientôt dans la plus affreuse misère. Dans ce monde chacun porte son fardeau. C'est à vous de porter le votre: le tort est de votre côté.

ERASTE.

Comment ferai-je pour les réparer? et par quels moyens? (*Il paroit ces mots:* Par le travail.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tenez, regardez; la déesse vous prescrit vos devoirs.

ERASTE.

Je serai soumis à votre volonté. Je vais de ce pas faire usage des talens que la sagesse de mes pères m'ont forcé d'acquérir. Je suis bien votre serviteur. Je viendrai de tems en tems vous marquer ma reconnoissance.

SCÈNE XIII.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

En voilà un dont on peut espérer encore quelque chose. Voici deux jeunes gens qui s'approchent : écoutons leur conversation.

SCÈNE XIV.

PHILINTE, JULIE, LE GRAND-PRÊTRE.

JULIE.

Je serois curieuse de savoir de l'oracle quel sera notre sort ?

PHILINTE.

Aussi épris de vous que vous êtes sensible à mon amitié, je désirerois savoir si le bonheur que nous nous proposons, n'éprouvera point de disgrace... Voilà le Grand-Prêtre,.. mais je n'ose en approcher.

JULIE.

Pourquoi donc ?

PHILINTE.

Il a une barbe qui me fait trembler.

JULIE.

Bon ! est-ce qu'il faut qu'un garçon soit si timide. Je ne suis qu'une fille, mais un homme ne me fait point peur.

LE GRAND-PRÊTRE, *à part.*

Quelle petite dégourdie !

PHILINTE.

Eh bien ! parlez-lui vous-même.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous mes enfans ?

JULIE.

Nous sommes deux voisins. L'habitude que nous avons contractée de nous voir, de rire, de jouer ensemble, a fait naître insensiblement en nous une ardeur sympathique qui fait qu'aujourd'hui nous nous aimons au-delà de toute expression.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous faites bien de vous aimer. L'amitié est un sentiment du cœur, sans lequel il n'est point d'union parfaite.

JULIE.

C'est que nous avons dessein de contracter ensemble

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous dire ?

JULIE

Que nous voudrions savoir si l'on nous mariera bientôt ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment ! à l'age que vous avez, vous pensez au mariage ?

PHILINTE.

Pourquoi pas ? On en marie qui sont bien plus vieux que nous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Cela est vrai. Mais comme il faut pour la conduite d'un ménage, savoir des choses qui ne sont pas encore à votre portée, il est très essentiel de commencer à vous instruire.

PHILINTE.

Que voudroit-on exiger de nous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous allez l'apprendre.... Daignez prescrire à ces tendres enfans l'occupation qui leur est utile et nécessaire. (*elle jette sur le théâtre un livre et un ouvrage de broderie que le Grand-Prêtre leur donne.*).

JULIE.

Quoi ! Que je m'amuse à broder ? Ah ! l'ennuyeux passe-tems ! cela me fatigue la vue, cela me donne des vapeurs. Gardez votre ouvrage. (*elle le donne au Grand-Prêtre.*

PHILINTE.

Un rudiment ! Que ce livre là est bien nommé ! je n'ai jamais rien trouvé de si rude à apprendre. Donnez-moi une occupation plus amusante ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voyez juste divinité, combien ces enfans ont d'aversion pour le travail ! Daignez répondre à leurs vœux en leur présentant ce qui peut leur être convenable.

JULIE.

Oh ! c'est bien dit cela ; vous allez m'y voir consentir de bon cœur.

PHILINTE.

Et moi de même.

(*elle jette des verges que le Grand-Prêtre leur présente.*)

JULIE ET PHILINTE.

Des verges !

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui c'est ce qu'on employe envers les personnes de votre age pour corriger les mépris qu'elles font d'une éducation utile et de nos sages remontrances.

PHILINTE.

Vous me voyez confus, et je suis prêt à me conformer

à tout ce que la Déesse me prescrira.

JULIE.

Et moi de même. Soyez assuré de mon repentir. Vous me voyez au désespoir d'avoir pu m'écarter un instant des principes de la bienséance. Je ferai tout pour réparer mes torts.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voyez, Déesse, la soumission de ces deux aimables enfans. Soyez moins sévère envers eux; ils promettent d'exécuter vos ordres (*elle donne une épée et une quenouille*) *Au garçon.* Tenez, vous, voilà une épée, armez-vous en contre les ennemis de votre patrie. *A la fille.* Et vous voilà une quenouille. Souvenez-vous que cet attribut est celui du travail, que c'est le premier, le plus utile de tous les instrumens puisque sans lui nous n'aurions point de quoi nous garantir des rigueurs des saisons nous n'aurions point de voiles aux navires, et par conséquent notre commerce seroit plus borné.

JULIE.

Je ne négligerai point vos sages avis; et je cours me jetter dans les bras de ma mère afin qu'en suivant ses maximes, je n'oublie point les vôtres.

PHILIPPE.

Adieu, ma chère Julie, je vais remplir ma destinée. Conservez-moi votre amitié, je reviendrai couvert de gloire déposer à vos pieds les lauriers de la victoire.

JULIE.

Adieu mon cher Philippe, à votre retour je vous couronnerai des mirthes de l'Amour.

SCÈNE XV.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

Ces enfans ont le cœur excellent; il ne s'agit que de les bien cultiver; et je suis presque persuadé qu'ils ne feront point déshonneur à ceux qui prendront soin de leur éducation... Voici encore quelqu'un.

SCÈNE XVI.

UN FINANCIER, LE GRAND-PRÊTRE.

LE FINANCIER.

Ah! voilà donc le vénérable. Dites-moi un peu, je vous cherche. On dit que vous voulez rendre les hommes heureux?

LE GRAND-PRÊTRE.

S'il étoit en mon pouvoir, je ne négligerois rien pour y parvenir.

LE FINANCIER.

Si vous n'avez pas ce pouvoir, pourquoi faites-vous donc venir le monde à votre tribunal ; car vous avez l'air d'un juge en dernier ressort.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ce n'est pas moi qui juge, c'est la Déesse Astrée.

LE FINANCIER.

Qu'est-ce que c'est que votre Déesse ? est-ce une femme ou un homme ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle est du sexe féminin.

LE FINANCIER.

Une femme qui juge ! je suis sûr de ma cause. Avec de l'argent, l'on en fait ce que l'on veut.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous en jugez apparemment par celles que vous avez fréquentée. Permettez-moi de vous dire qu'elles ne se ressemblent pas toutes. Il en est que l'on ne peut corrompre même avec de l'argent. Notre Déesse est l'amie des hommes, mais de ceux qui sont justes.

LE FINANCIER.

Tout cela est fort bon ; mais venons au fait. Je ne suis pas content. Je m'ennuie et je voudrois que votre Déesse m'enseignât un moyen de m'amuser.

LE GRAND-PRÊTRE.

Sont-ce des chagrins domestiques qui vous causent cet ennui ?

LE FINANCIER.

Mes domestiques ? quand ils m'ennuyent, je les chasse.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quel commerce faites-vous donc ?

LE FINANCIER.

Moi ? je ne fais rien. Je bois, je mange, je dors, je me promène, je rode de bals en bals, de cafés en cafés ; je n'y vois que des figures qui m'attristent.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est-à-dire que vous ne trouvez rien de votre goût ?

LE FINANCIER.

Ma foi, non. Tel que vous me voyez, je suis riche, eh bien ! je ne sais que faire de mon argent.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous êtes riche ? je ne m'en serois jamais douté, en vous voyant dans cet équipage.

LE FINANCIER.

Quoi, que me manque-t-il donc ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre costume n'annonce pas un homme opulent.

LE FINANCIER.

C'est la mode. Voudriez-vous pas que je porte des habits brodés ou couvert de dorures, l'on me prendroit pour un homme de l'ancien régime, on se moqueroit de moi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous trouveriez moyen de placer votre argent, en faisant travailler les artisans.

LE FINANCIER.

Non. J'aime mieux les feux d'artifice, cela fait du bruit, du fracas; ça me réjouit.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez du plaisir à voir votre argent s'en aller en fumée.

LE FINANCIER.

Oui. Mais cela m'ennuie encore, c'est toujours la même chose.

LE GRAND-PRÊTRE.

La peine que vous avez eu, en gagnant vos richesses, vous rendoit plus heureux.

LE FINACIER.

Moi? Je n'ai pas eu de peines. Ça m'est venu sans y penser. J'ai acheté et j'ai vendu avec de gros gains. Celui qui avoit besoin de moi, venoit me trouver. Je lui ai rendu service, falloit bien qu'il me paye. Je me suis fait une réputation si étendue que je ne savois plus à qui répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

Cela a dû vous amuser?

LE FINANCIER.

Non pas du tout. Ce n'étoit plus que de petites affaires; il n'y avoit pas d'eau à boire. J'ai tout abandonné, et je cherche les moyens de m'amuser en dépensant mon argent. Je me creuse la cervelle pour en venir à bout et je ne peux pas y parvenir; c'est pourquoi je suis venu voir votre déesse pour savoir ce qu'elle me dira.

LE GRAND-PRÊTRE.

Puissante déesse, enseignez, je vous prie; l'usage que ce mortel doit faire de ses richesses? Comment il doit les répandre? (*Il paroit ces mots*: Sur l'indigent).

LE FINANCIER.

Sur l'indigent? Par exemple, voilà une idée qui ne m'étoit jamais venue. Je vous suis obligé, déesse: je cours de ce pas essayer de votre conseil. Je crois que j'y trouverai du plaisir, quand je verrai tous ces malheureux se réjouir et me combler de bénédictions. Que je suis donc fâché de n'y avoir pas pensé plutôt! Que de jolis momens j'ai perdu! courrons.

SCÈNE XVII.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

ALLONS, courage. Je crois que nous ne perdrons pas notre tems; et que par le stratagême de la déesse, nous parviendrons à corriger les hommes de leurs défauts.

SCÈNE XVIII.

LA POISSARDE, LE GRAND-PRÊTRE.

LA POISSARDE, *dans la coulisse.*

A la barque! à la barque! y sont tout en vie, à trois sols la douzaine. (*En entrant*) Eh ben! ous-ce qu'alle est donc ste belle astre? La verrons-je ti, ou si je ne la verrons pas? C'est-ti vous monsieur le Grand-Prêtre qu'allez nous la montrer?

LE GRAND-PRETRE.

Oui, ma chère enfant.

LA POISSARDE.

Quiens, son enfant! Eh! depuis quand donc les prêtres ont des enfans.

LE GRAND-PRETRE.

Vous ne me comprenez pas. C'est le langage de l'aménité, de la douceur.

LA POISSARDE.

Eh bien! monsieur de la douceur, parlez, expliquez-vous.

LE GRAND-PRETRE.

Mais c'est à vous à vous expliquer. Vous êtes sans doute venue pour consulter la déesse?

LA POISSARDE.

Eh! vraiment oui, je sommes venue exprès pour ça; et je vous dirons que je sommes une pauvre femme qui a bien de la peine à vivre. Quand je dis de la peine à vivre, si j'avions de quoi, je le mangerions aussi ben tout comme un autre; mais à présent, tout va de mal en pis. Autrefois, dans un tour de main, je gagnions de quoi boire bouteille; et à c't'heure, je marchons toute la journée, et je n'gagnons tant seulement pas pour avoir des souliers; je sommes obligée de porter des sabots. J'avons voulu rester en place, mais je n'y voyons plus venir de ces gros ventres qui s'engraissions aux dépens des autres; il n'y a plus que ces restaurateurs à qui il faudroit faire

crédit, parce qui disons que leux pratiques ne les payent pas. Je les plains ben, ils revendons leux diners jusqu'à trois fois : c'est ben le diable ! si ils n'y trouvent pas leur compte ; et de c't'affaire-là, c'est toujours nous qui portons la hotte.

LE GRAND-PRETRE.

Ma chère, prenez patience.

LA POISSARDE.

Tiens, patience. C'est ben aisé à dire à ceux qui ne manquent de rien ; mais ventre affamé n'a pas d'oreilles. Depuis le tems que vous nous dites que l'abondance redeviendra quand les hommes ne seront plus si méchans ; qu'est-ce qu'on a à nous reprocher à nous ? Je devons t'i porter les fautes des autres ? Est-ce t'i nous qui faisons le commerce de l'agiotage, afin de rendre l'argent plus rare.

LE GRAND-PRETRE.

Soyez tranquille, il va luire pour vous un ciel plus sérein.

LA POISSARDE.

C'est-t'i le ciel qui rendra les hommes meilleurs ? qu'est-ce que ça lui fait à lui ? le soleil luit pour tout le monde. Je manquons-t'i de queuque chose su terre ? Il n'y a pas de ciel qui tienne, il ne faut que de la bonne volonté ; je n'en manquons pas pour rendre service à notre prochain ; et c't'i-là qui ne voudra pas faire comme nous, il n'y aura qu'à le rayer de dessus la liste des honnêtes gens ; quand y verra qu'on le laissera tout seul dans un coin, il sera ben forcé de faire comme les autres ; et il sera bon malgré lui.

LE GRAND-PRETRE.

Ma bonne vous décidez selon votre maniére de voir, mais c'est à savoir si vous voyez juste, c'est à la déesse à prononcer.

LA POISSARDE.

Quiens ! la v'là : je ne l'avions pas encore dévisagée. Eh ben ! parlez pis que vous êtes plantée là pour ça.

LE GRAND-PRETRE.

Expliquez-vous déesse ? (*Il paroît ces mots* : elle a raison).

LA POISSARDE.

Elle a raison. Allons, vous êtes encore une bonne diablesse, vous. Vous viendrez avec nous dans la petite charette. Excusez, madame le nuage, c'est que je parlons comme j'avons été apprise ; mais je n'en ons pas moins le coeur sur la main, et je sommes ben votre très-humble servante. Je nous en allons toute joyeuse annoncer ça à nos camarades de ce marché.

SCÈNE XIX.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

EN voici une qui n'a pas été difficile à contenter. Il ne s'agissoit que de lui donner raison. L'espérance du bonheur la rend aussi joyeuse que le bonheur même.

SCÈNE XX.

L'IVROGNE, LE GRAND-PRÊTRE.

L'IVROGNE.

QUEL diable de chemin ils m'ont fait faire, et sans trouver un cabaret où l'on puisse se rafraîchir.

LE GRAND-PRÊTRE.

Voilà un homme auquel il me sera très-difficile de me faire comprendre. Que demandez-vous?

L'IVROGNE.

Eh! bonjour, le père aux autres. Je suis charmé de vous rencontrer.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que puis-je pour vous?

L'IVROGNE.

On dit que c'est vous qui avez les clefs de la maison où demeure la belle Astrée; que vous la montrez aujourd'hui à tout le monde, et je viens pour que vous me fassiez voir cette curiosité-là.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mon ami, vous n'êtes pas dans une situation à pouvoir jouir de sa présence. Elle ne se montre qu'aux mortels qui sont raisonnables.

L'IVROGNE.

Est-ce que vous me prenez pour un insensé? Apprenez qu'il n'y a pas d'homme plus raisonnable que moi.

LE GRAND-PRÊTRE.

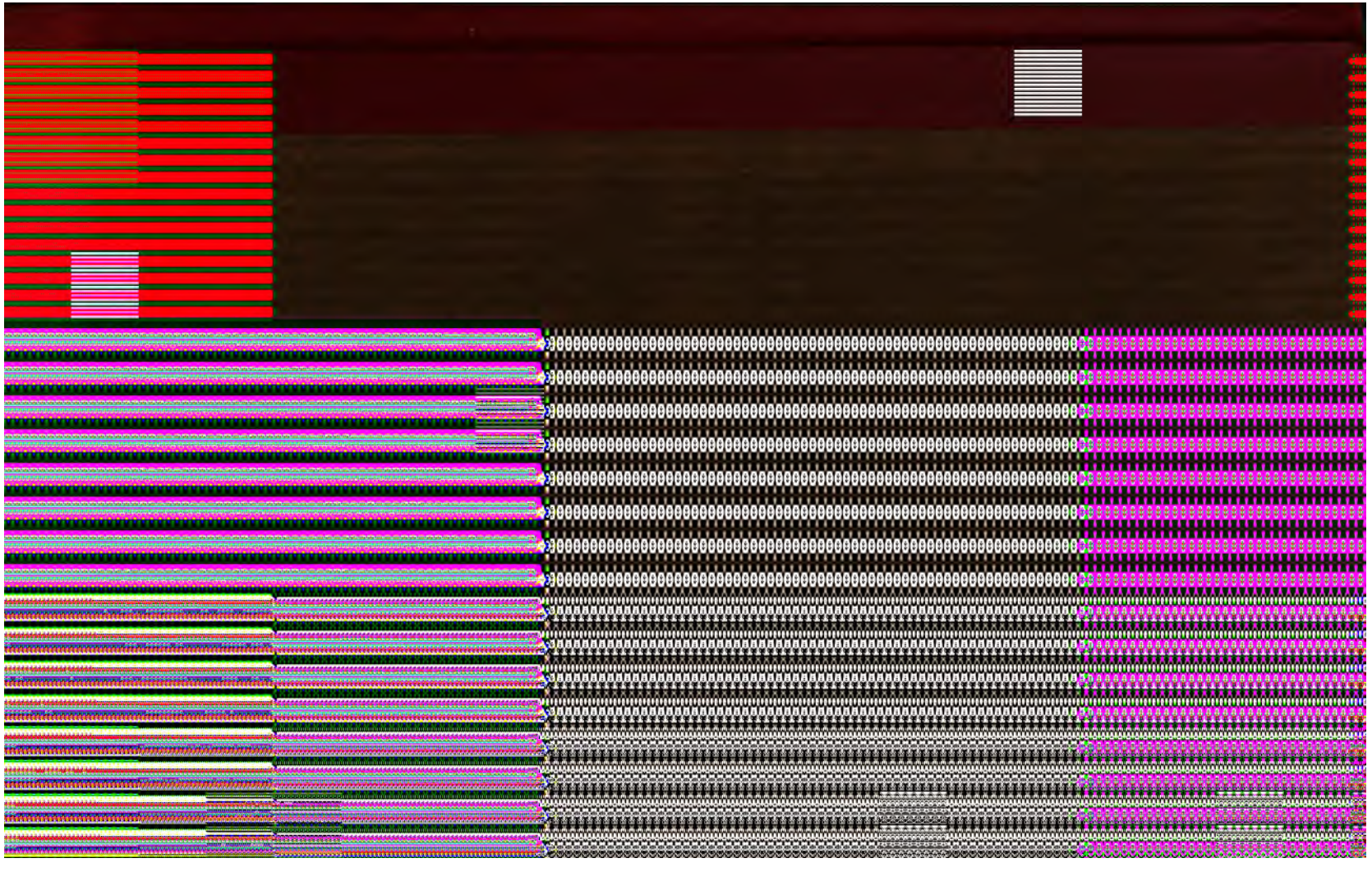
Vous êtes dans un état qui ne le prouve guère.

L'IVROGNE.

Quant à mon état, on a toujours assez de raison pour le faire. Je suis un gagne-denier, et je l'ai pris pour ne pas faire comme bien d'autres, qui aiment mieux en prendre que d'en gagner.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez raison; mais votre état ne vous oblige pas de tomber dans l'excès du vin.

L'IVROGNE.

Le vin ne m'a jamais fait tomber. Quand cela m'ap-